

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Auger-Richard, Carole, 1955-
Les paroissiens de Champs-de-Grâce
Sommaire : tome 1. Le temps des confessions.
ISBN 978-2-89585-777-8 (vol. 1)
I. Auger-Richard, Carole, 1955- . Temps des confessions. II. Titre.
PS8601.U385P37 2017 C843'.6 C2017-941387-2
PS9601.U385P37 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis
Illustration de la couverture : Marc Lalumière

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada
PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Carole Auger-Richard

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

★ **Le temps des confessions**



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À la mémoire de Noëlla

Octobre 1919

Constance ouvrit l'œil, haletante et broyée par la fatigue, pour se rendre compte que la nuit ne s'était pas encore achevée. Elle tira les couvertures jusqu'à son menton et ferma les yeux. Le souvenir de sa mère, courbée par des douleurs à l'abdomen, l'assaillit. Du coup, le mince fil qui, quelques secondes plus tôt, la liait au sommeil se rompit pour de bon. Constance serra les poings et inspira profondément, mais l'air resta coincé dans sa poitrine comme si une main d'acier la comprimait.

Béatrice remua à ses côtés en émettant quelques syllabes évanescentes. Elle écarta de sa figure une mèche de cheveux, se recroquevilla sur le côté et renoua avec la torpeur du sommeil. Constance avait toujours envié chez sa sœur cadette la facilité avec laquelle elle conjugait la fantaisie à la rudesse de leur quotidien tout autant que la candeur avec laquelle elle s'abandonnait au repos. La réalité n'avait que peu d'emprise sur Béatrice et ce n'est que dans la quiétude de son sommeil qu'elle semblait vouloir s'y accrocher pour vrai.

De longues, précieuses minutes s'écoulèrent dans la noirceur de cette nuit de mi-octobre particulièrement froide. Constance posa instinctivement les yeux sur le lit voisin, où ses deux plus jeunes sœurs, Jeanne et Marguerite, formaient une masse rondelette sous les couvertures et elle détourna la tête, soudainement traquée par l'ampleur des exigences du lendemain. Il lui faudrait traire les vaches, juste assez pour les besoins de la journée, et retourner vite à la maison pour préparer le déjeuner et les dîners à emporter. Il lui faudrait pousser Béatrice vers le chemin de l'école, tenir les plus jeunes tranquilles et convaincre sa mère de rester au lit. On aurait dit que l'humeur

grise du père empirait les rares fois où la mère n'était pas aux commandes. Constance joignit les mains. *Mon Dieu, faites qu'elle aille mieux*, pria-t-elle en remuant les lèvres. Que sa mère soit clouée au lit était bien assez inquiétant, mais une nuit blanche par-dessus tout l'ouvrage qui l'attendait, ce serait désastreux. *Mon Dieu, faites que je m'endorme. Faites que tout soit correct demain.* Avec l'aide du bon Dieu, Béatrice prendrait sans s'obstiner le chemin de l'école aux côtés de ses deux frères, plus jeunes, mais tellement plus fiables, et la journée suivrait son cours sans trop de vagues.

Dieu merci pour Jules et Joseph qui, eux, avaient les deux pieds sur terre. À dix et douze ans, les garçons de la famille étaient dotés d'un sens inné pour la discipline, alors qu'à treize ans, leur sœur étirait l'insouciance jusqu'aux limites de l'inconscience. Il fallait encore la surveiller au cas où elle laisserait la porte du poulailler grande ouverte ou qu'elle s'élancerait de l'autre côté de la route sans regarder. Leur mère avait un nom pour expliquer le comportement étrange de Béatrice. «Un don», disait-elle en chuchotant, comme s'il s'agissait d'un secret qu'il fallait à tout prix ne jamais laisser s'échapper hors des murs de la maison. Il fallait bien l'admettre, Béatrice n'était pas comme les autres. Lorsque les talons du père claquaient sur le perron, tous les membres de la famille se figeaient, le corps en alerte et les yeux fixés sur la porte. Lorsque le père élevait la voix, les plus grands baissaient la tête et les petites ravalaien leur peur en hoquetant. Mais rien chez Béatrice n'altérait le rythme de ses gestes ou de sa pensée du moment. Toute petite, Constance s'était mis dans la tête que Béatrice exerçait un pouvoir magique sur le père, qui finissait par baisser la voix et s'attabler sans bruit devant une assiette fumante que leur mère lui servait.

L'indifférence de Béatrice ne s'arrêtait pas à la froideur du père. Pourrie pour les travaux ménagers, Béatrice prenait un temps fou pour remplir la boîte à bois et déplaçait la poussière

au lieu de la balayer. Ce n'est que penchée sous le ventre de leur vache Maggie, la plus capricieuse de leur maigre troupeau, que Béatrice se montrait quelque peu serviable avec la douceur et la lenteur de ses doigts peu écorchés par l'eau de vaisselle, la lessive et le brossage des planchers. Constance était depuis longtemps passée par-dessus les inaptitudes de sa sœur. Elle y avait même découvert un avantage pour tout ce que cette dernière rapportait de l'école : des livres, des cahiers d'écriture, des images de pays lointains dont Constance n'aurait jamais profité sans Béatrice et que celle-ci balançait au bout d'une corde comme s'il s'agissait d'un yoyo. Tous les soirs, après le chapelet de sept heures, Constance disparaissait dans un coin de la cuisine avec un bout de chandelle et le butin de Béatrice, et s'appliquait à «élargir ses horizons», comme lui disait jadis sœur Thérèse, qui lui avait fait la classe jusqu'en quatrième année. L'ampleur du défi la prenait souvent par surprise, mais Constance s'était mis en tête de démontrer à sœur Thérèse qu'elle savait non seulement épeler, calculer et réciter le catéchisme, mais aussi écrire et réfléchir. Alors que la rigidité d'une salle de classe ne faisait pas bon ménage avec la nature spontanée de Béatrice, les devoirs que Constance s'appliquait à faire pour sa sœur lui permettaient d'entretenir des passions que son statut de fille aînée lui avait dérobées.

La situation n'en était pas moins délicate et aléatoire lorsqu'il s'agissait de Béatrice. Les rêves et les coups de grâce de Constance reposaient, fragiles comme deux œufs, entre les mains de sa sœur. Quelques semaines plus tôt, alors que Constance mettait la dernière touche à une composition sur la vie de saint Antoine, la voix sourde du père était montée d'un cran par-delà les murs de la chambre des parents. Constance avait immédiatement refermé son cahier, la main crispée autour de son crayon. Elle avait soufflé la bougie comme si l'obscurité la rendrait invisible. «Elle sera toujours une enfant, avait dit sa mère. Elle est en sécurité avec les religieuses. Elles savent

comment elle est.» Il s'en était suivi un bref moment de silence et Constance était demeurée immobile, comme figée dans l'incertitude, jusqu'à ce que la voix de sa mère lui parvienne à nouveau. «Comment tu penses qu'elle va trouver un homme pour la marier, se soumettre à lui quand il va l'approcher, pis élever des enfants?» Le père avait émis un grognement. «Le p'tit peu qu'elle apprend là, c'est mieux que rien pantoute», avait ajouté la mère. Constance avait attendu que le silence se rétablisse et avait traversé la cuisine sur la pointe des pieds en priant pour que le sort de Béatrice soit scellé pour encore quelques mois.

Juste au moment où le sommeil semblait enfin vouloir la gagner, un cri perçant la fit sursauter. Elle se précipita dans le lit d'à côté et prit la petite Jeanne dans ses bras. À deux ans et demi, Jeanne n'était pas plus lourde qu'un oreiller de plumes. Contrairement à Marguerite, plus solide et énergique, Jeanne avait conservé une nature délicate qui ne cesserait jamais d'inquiéter leur mère.

— Hé, ma cocotte!

Constance pinça doucement le menton de l'enfant.

— Ouvre-moi ça, ces p'tits yeux tannants là.

Sans doute un mauvais rêve, un bout d'histoire d'Indiens, d'ours ou de méchants loups logé dans une petite tête d'enfant. Béatrice en mettait toujours un peu trop dans les récits d'aventures rocambolesques qu'elle sortait tout droit de son cerveau. Combien de fois Constance avait tenté de lui faire baisser le ton, tandis que, du haut de ses quatre ans, Marguerite se régala et jurait sur la tête du curé que les histoires de Béatrice ne lui faisaient pas peur! Pour Jeanne, cependant, les Indiens, les ours et les loups la suivaient dans des rêves qui tournaient souvent au cauchemar.

— Maaaman, maaaman, émit la petite Jeanne.

— Maman fait dodo, ma cocotte, lui murmura Constance à l'oreille.

Elle pressa ses lèvres sur les joues de sa petite sœur et soupira d'aise. La maladie était une bête bien pire que les histoires de Béatrice, sournoise et impitoyable, surtout au tournant des saisons.

Peu à peu, la respiration de Jeanne adopta un rythme plus calme. Constance s'appuya tant bien que mal contre les barreaux de la tête de lit et s'abandonna à la douce chaleur de l'enfant blottie contre elle. Cela faisait bientôt trois hivers, elle avait ainsi passé ses nuits, dans la chaise berçante, à surveiller les moindres gestes de Jeanne emmitouflée dans des couvertures et déposée dans une boîte à chaussures sur la porte repliée du fourneau, comme une miche de pain qu'il fallait faire lever, pendant que leur mère, épuisée, pensait ses membranes déchirées par un autre accouchement pénible. Chaque respiration émanant de ce petit être de cinq livres était un soulagement; chaque goutte de lait qu'il avalait, un signe d'espoir; chaque jour qui s'achevait, une victoire. Sans l'avoir vraiment demandé, Jeanne avait pris toute la place dans la routine de Constance. Elle s'était innocemment emparée de ses heures de sommeil, de ses heures de repas et, finalement, de son banc à l'école du village. Constance n'était pas la première à qui il avait fallu renoncer au savoir pour ramasser tous les quinze mois les joies et les craintes d'une nouvelle naissance. Tour à tour, Léa Riendeau, Thérèse Lafleur et Simone Duquette avaient connu le même sort, n'apparaissant qu'une ou deux fois par semaine, pour éventuellement ne plus revenir du tout. Constance avait alors cru leur absence temporaire; elle s'était attendue à les voir reprendre leur place et, à leurs côtés, à passer de la cinquième

à la sixième année. Elle comprit beaucoup plus tard que cette façon graduelle de s'absenter de l'école ne servait qu'à adoucir la rancœur et la déception d'un départ définitif.

Constance caressa les joues de l'enfant. Non, vraiment, la rancœur n'y était plus grâce à Claire, mère ordonnée et cuisinière dépareillée, qui détectait l'humeur de ses enfants aussi adroitement que les premiers signes d'un mauvais rhume. «Fais-nous donc une bonne tarte aux raisins pendant que j'vas sarcler le jardin», suggérait-elle lorsque Constance semblait gagnée par la morosité. Toutes les fois que sa mère insérait ainsi une part de plaisirs inattendus dans la monotonie du quotidien, Constance réussissait plus aisément à oublier sa vie d'écolière.

Constance chercha une étincelle de lumière dans l'obscurité de cette nuit encore jeune. C'est dans la noirceur toutefois que l'évidence lui sauta aux yeux. Sa mère, large d'épaules et de hanches avec le ventre gonflé presque à longueur d'année, avait, jusqu'à maintenant, traversé ses journées avec la patience et la rigueur d'un homme de chantier. Mais plus maintenant ! À quinze ans, Constance en avait vu d'autres. Ces crampes du démon qui torturaient sa mère n'avaient rien à voir avec les saignements du mois. Sa mère portait un autre enfant, un septième à naître avec tous ses morceaux, si telle était la volonté du bon Dieu.

Constance déposa sa petite sœur endormie aux côtés de Marguerite et retrouva vite sa place auprès de Béatrice. Après presque trois années à la maison, Constance avait appris que d'anticiper le pire n'apportait rien de bon et que de prier fortifiait devant l'inévitable. Elle bâilla doucement et ferma les yeux pendant ce qui lui parut quelques secondes à peine lorsqu'une voix brisée et lointaine l'appela.

— Constance ! Constance !

Elle sursauta, releva la tête et franchit promptement la barre qui sépare le sommeil de la réalité.

— C'est l'temps, ma fille!

Constance sentit une légère pression sur son épaule. Elle ne rêvait donc pas. La nuit venait de mourir et, comme pour en écarter tout doute, elle entendit Jules piétiner la froideur du plancher de la cuisine et les bûches frapper le fond du poêle endormi depuis la veille. Constance en déduit que l'horloge allait bientôt sonner ses cinq coups.

— Toi aussi, ma chouette!

Les yeux de Constance se tournèrent vers sa mère agrippée au contour de la porte comme si elle était sur le point de s'effondrer.

— T'écouteras Constance, ma chouette.

La voix de la mère avait faibli en s'adressant à Béatrice, mais le ton n'en demeurait pas moins impératif.

Constance détourna son regard pour attraper ses vêtements au pied du lit, puis releva la tête, mais sa mère avait déjà disparu d'un pas silencieux, laissant derrière elle l'odeur rance de la sueur et de la fièvre.

Béatrice remua sous les couvertures. Elle en émergea dans un mouvement fluide, les yeux mi-clos, les lèvres écartées en un léger sourire, encore engourdie par l'extase de ses rêves.

— Dépêche, Béatrice, pis fais pas de bruit, chuchota Constance pendant qu'elle attachait un bouton à la taille de sa jupe. On sera pas trop de deux à matin.

Elle endossa sa chemise de coton beige avec un frisson et la boutonna jusqu'au cou. La chaleur du poêle ne s'était pas encore faufilée jusqu'aux chambres. Avant de sortir, elle ramassa une

chaussette sur le plancher et la lança à sa sœur. Avec un peu de chance, Béatrice saurait traire une ou deux bêtes en plus de Maggie et ainsi donner un peu d'avance aux garçons, qui n'auraient d'autre choix que de faire le train avant de partir pour l'école.

— Maman est malade ? demanda Béatrice avec de grands yeux inquiets.

— Elle va être correcte.

— J'vas rester icitte aujourd'hui, déclara Béatrice sur un ton neutre tout en enfilant les manches d'une vieille veste de laine.

— Non, non, lâcha Constance en faisant asseoir Béatrice sur le lit. Elle s'agenouilla devant elle et posa les mains sur ses genoux.

— Tu sais ben que c'est mieux que t'aïlles à l'école. Pis quand tu vas revenir, maman va être contente. Viens-t'en à c't'heure !

Constance s'empara de ses chaussures et tira sa sœur par la main. Dans la cuisine, elle décrocha deux manteaux pendus près de la porte avant de s'enfoncer dans la pénombre de l'aurore, Béatrice à sa suite.

— Regarde, regarde ! s'exclama Béatrice.

Constance lui jeta un coup d'œil, dissimulant son impatience. Avec les pieds plantés au sol, Béatrice contemplant la blancheur de son haleine projetée dans l'air froid.

— C'est ben beau, lui répondit Constance, peu impressionnée.

Ah, si seulement sa sœur pouvait parfois agir comme les autres filles de son âge, se dépêcher lorsque c'est nécessaire, être de

service au lieu de retarder tout le monde ! Elle agrippa la main de Béatrice pour l'entraîner vers la grange, mais avant même d'y entrer, elle s'immobilisa.

— Sainte bénite, j'ai oublié le pot pour le lait. Occupe-toi de Maggie. Ça sera pas long.

Elle vira les talons et aperçut le père qui se dirigerait d'un pas urgent vers l'étable, un piètre bâtiment aux planches grises construit à l'extrémité arrière de la grange. Il l'effleura sans un mot, sans un regard, les yeux fixés sur l'horizon, comme si Constance n'était qu'un courant d'air. Elle s'élança alors vers la maison et se retourna au moment de gravir les marches du perron. Le père ne partait jamais bredouille. Il ne partait jamais sans avoir avalé son déjeuner ni nourri la jument, et seulement après avoir dégarni l'étable et le poulailler de tout ce qu'il pouvait vendre au magasin général. Les canons de la Grande Guerre avaient eu beau s'éteindre un an plus tôt, le père faisait comme s'il n'avait rien entendu et le rationnement était devenu son affaire, « une autre de ses habitudes », comme disait la mère. Constance enjamba les marches, mais s'arrêta sur le pas de la porte, la gorge serrée par un mauvais présage. Cette fois, le père n'allait pas à l'étable pour prendre de l'avance, mais bien pour se mettre en selle et aller chercher le docteur au village.

Constance ouvrit la porte de la maison d'un geste brusque.

— Tiens, pis fais ça vite, ma belle.

Sa mère lui tendit le pot de verre resté sur la table. Sa voix était feutrée et ses mouvements étaient incertains dans l'effort soutenu de rester debout. Constance demeura interdite, les bras collés le long du corps comme une idiote devant sa mère, cette montagne d'endurance malgré le peu de forces qu'il lui restait.

— Apporte trois ou quatre œufs avec ça, commanda Claire en s'appuyant au dossier d'une chaise. Elle courba un bras sous son ventre comme s'il allait se détacher d'elle. Fais ça vite, avant que ton père revienne, siffla-t-elle.

Constance fixa sa mère sans savoir ce qu'il lui fallait faire.

— Jules, Joseph? Sont où? demanda-t-elle.

— C'est pas leur place icitte, à matin, lui répondit Claire d'un filet de voix. Elle lui fit signe de s'en aller d'une main tremblante, ses longs doigts abîmés battant l'air comme un chiffon troué.

Constance serra les dents en s'engouffrant à nouveau dans l'air glacial du petit matin. Elle appela ses frères d'un ton qui trahissait l'effroi. Jamais sa mère n'avait été forcée de prendre le lit au cours de ses grossesses. Le docteur se montrait peu avant le premier cri du nouveau-né. On allait le chercher seulement pour les accidents graves lorsque le sang giclait ou que les bains froids ne venaient plus à bout de la fièvre ou encore que l'odeur de la mort se mêlait à celles du tabac et de la soupe aux pois. Autrement, on s'arrangeait avec des mouches de moutarde, des ponces de gin ou des sacs d'eau chaude.

Elle sursauta juste avant d'arriver à la grange.

— Hue! Hue!

Le père fendit l'air de sa voix au moment où le fouet s'abattit sur le dos osseux de la jument, qui se cambra avant de s'élancer hors de la cour. Sa chevelure noire flotta dans l'air et les pans de sa chemise détachée gonflèrent comme une cape. De loin, on aurait dit un chevalier intrépide qui volait au secours de sa belle. La rage au cœur, Constance se retint de lui crier d'aller plus vite, de disparaître. Que les garçons soient écartés du mal qui rongait leur mère, c'était à s'y attendre, mais que le père la laisse, elle, dans l'ignorance, c'était de la pure cruauté. Toujours

le non-dit avec lui, toujours cette maudite colère dormante qui faisait frémir ses tempes. Contrairement à sa mère, Constance ne s’y habituerait jamais.

— Jules, Joseph, cria-t-elle en vain. Ils étaient probablement à la grange, en train d’affiler les outils du père avant son départ pour la carrière.

Constance retrouva Béatrice dans l’étable, tout absorbée dans un entretien à voix basse avec Maggie, dont elle caressait la tête. Constance saisit la chaudière vide, tira le tabouret près du ventre de l’animal et fit une prière au bon Dieu pour que le frémissement de ses mains passe inaperçu. Elle massa les pis de Maggie avant de la traire et, à son grand soulagement, le jet blanc résonna dans le fond de la chaudière.

— Béatrice, viens-t’en, vite!

Constance transvida le lait dans le pot de verre et entraîna sa sœur dans le poulailler.

— Tiens, lui dit-elle, au milieu des paillements et des battements d’ailes.

Elle déposa deux œufs dans la poche du manteau de sa sœur, deux autres dans la poche du sien et fit un geste pour en saisir un cinquième, mais s’en tint finalement à ce que la mère avait réclamé. Le père exerçait un contrôle serré sur leur maigre production et sa colère les affecterait tous.

— Fais attention pour pas les casser, dit-elle à Béatrice.

Dehors, la lumière du jour se faisait encore timide. La robuste silhouette de Joseph se détachant de la grisaille qui engourdissait l’air la rassura. Jules, avec sa crinière en brousse et sa mine résignée, suivait de près son frère aîné en courant pour le rattraper.

— Je m’occupe de ça, fit Joseph en pointant le menton vers la grange. Envoye, ajouta-t-il à l’intention de son jeune frère.

— Commence avec Maggie. Je l’ai laissée en plan, spécifia Constance en marchant à reculons pour que Joseph l’entende bien malgré la distance qui les séparait de plus en plus.

Elle éleva le flacon de lait pour qu’il voie qu’elle n’avait trait que le strict nécessaire.

Joseph hocha la tête et courut vers la grange. Elle savait qu’elle pouvait toujours compter sur lui lorsque la tâche devenait trop lourde. Bien sûr, elle les envoyait, lui et Jules, de partir pour l’école, mais elle remerciait tout de même le Seigneur d’avoir une mère comme la sienne. Lorsque l’ouvrage manquait à la carrière, ses frères devaient suivre le père dans les bois pour une journée éprouvante de coupe. Ils en revenaient couverts de sueur et de bran de scie, les mains rougies par les ampoules et les muscles en feu. S’il épargnait les coups, le père compensait avec sa voix qui volait en éclats comme les copeaux sous l’impact de la hache. Avec le regard perçant et le corps en constante alerte, Joseph se faisait le protecteur de son jeune frère, qui ne suffisait pas toujours aux exigences du père. Constance surprenait souvent Joseph à scruter le ciel au-delà du faite des montagnes comme si sa route était toute tracée d’avance, très loin d’ici.

Constance se précipita vers la maison avec Béatrice qui sautillait à ses côtés.

— Le père est parti ?

En entendant Béatrice, Constance ralentit le pas.

— Pas pour longtemps !

— C’est pas son heure. Y est parti où, le père ? insista Béatrice en s’immobilisant sur le perron.

Constance serra fermement la poignée de la porte. Le regard inquisiteur de Béatrice était sincère et servir un mensonge à sa sœur équivalait à tirer avantage de sa naïveté, ce qui, à ses yeux, était un acte répréhensible.

— Y est parti chercher le docteur, lui dit Constance après quelques secondes d'hésitation.

Béatrice se raidit, un éclair de frayeur lui dilatant les pupilles.

— Le docteur va la guérir. C'est pour ça, les docteurs, s'empressa d'ajouter Constance avant d'ouvrir la porte.

À peine eut-elle posé un pied à l'intérieur qu'elle s'arrêta net. Le visage de Claire avait tourné au blanc. Constance parcourut d'un regard atterré les courbes affaissées du corps de sa mère et ses mains bleuies, crispées sur le dos d'une chaise, comme si le mal l'avait emprisonnée tout ce temps. À ses pieds, une mare de sang gagnait du terrain sur les planches en pin que Constance avait frottées à la brosse pas plus tard que la veille.

Constance s'élança vers sa mère et plaça une chaise sous ses jambes, doucement comme si, au moindre faux pas, son corps allait se désagréger. Derrière, le grincement animal de la pompe à eau la fit se retourner brusquement. Courbée au-dessus de l'évier, Béatrice remplissait à grands coups de pompe un large bassin d'eau. Constance laissa sa mère et détacha doucement sa sœur du comptoir de la cuisine.

— Enlève ton manteau pis tes bottes.

Béatrice fouilla le vide de ses yeux inquiets, puis se débarrassa rapidement de ses vêtements d'extérieur. Constance déposa le bassin près de la flaque de sang et lui tendit un épais chiffon de lin.

— C'est sale, murmura Béatrice qui trempa le chiffon dans l'eau et le tordit pour ensuite s'attaquer féroce­ment à la mare de sang.

Constance détourna les yeux et guida sa mère vers la chambre. Elle lui retira ses sous-vêtements souillés, épongea vite­ment l'intérieur de ses cuisses et la fit s'allonger sur le lit déjà recouvert d'un épais piqué bruni au centre par le sang des nais­sances précédentes. Par-delà les murs de la chambre, la respiration de Béatrice se mêlait au ruissellement de l'eau teintée de sang qui s'échappait de son chiffon.

— Dans le tiroir du bas ! soupira Claire.

Constance tira sur les poignées de la commode avant même que la voix éteinte de sa mère lui parvienne. Elle en extirpa une épaisse couverture de laine qu'elle déposa sur le corps gonflé et frissonnant de sa mère.

— C'est beau, tu peux y aller à c't'heure.

Sa mère baissa les paupières et plissa les lèvres dans un semblant de sourire, comme pour rappeler à sa progéniture qu'elle était toujours aux commandes, qu'elle était irrempla­çable et éternelle.

Constance laissa la porte entrouverte. Ce faux sourire du désespoir, qu'elle eut le malheur de capter par-dessus son épaule, suscita chez elle une peur bien plus grande que celles que lui inspiraient les sautes d'humeur du père, le désarroi de Béatrice ou la fragilité de Jeanne. Elle la repoussa loin dans ses entrailles et jura au bon Dieu de la garder pour elle.

— J'vas revenir dans pas long, maman, émit-elle d'une voix trop basse et frémissante pour parvenir aux oreilles de Claire.